

Litanies
pour des salauds



Bernard-Marie Garreau

Litanies pour des salauds

Un flic en soutane - Saison 2

NOIR - *Quêtes et enquêtes*

Collection dirigée par Pierre Michel Pranville

*À la mémoire de Vincent Dufour,
de son invraisemblable truculence,
de ses polars encore inédits,
et du Mercedes-Club de Blancafort,
dont nous fûmes et resterons les deux seuls membres.*

*Dieu est le feu, les religions en dérivent
comme des refroidissements.*

Éric-Emmanuel Schmitt,
L'Homme qui voyait à travers les visages.



Résumé de la saison 1, *Le Diplôme d'assassin*

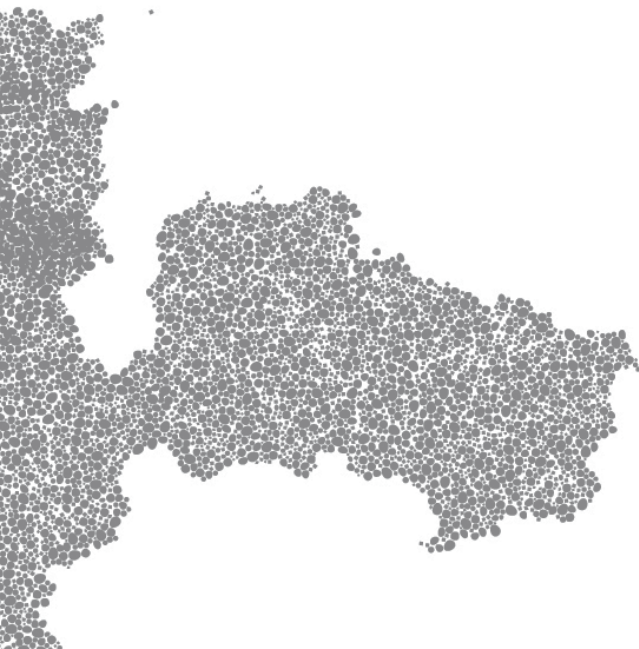
Le père Jean enseigne les lettres à Saint-Sigismond, un collège religieux de Sarveilles, ville bourgeoise de l'ouest parisien. Son comportement atypique en désarçonne plus d'un car, profondément croyant, il ne croit pas en l'Église. Mais il y a aussi la face cachée de cet iceberg : son passé chaotique, sa liaison avec Sophie de Mortemeuse, le fils qu'ils ont eu ensemble, le trafic de cigarettes et de whisky avec Anatole et d'autres malfrats... Le port de la soutane est ainsi à la fois une réponse à une impossible quête d'identité et la couverture idéale qui disculpe le prêtre. Rien d'étonnant à ce que ce curieux personnage soit, aux yeux de beaucoup, le coupable idéal lorsqu'est assassiné un curé de l'établissement, connu pour ses pratiques pédérastiques et ses confessions très particulières. L'interrogatoire auquel Marcel, le commissaire principal, le soumet semble mal tourner, mais c'est le policier qui, petit à petit, se confie à l'homme d'Église, et la confrontation vire au duo fraternel. À tel point que tous deux vont mener de concert une enquête qui ne manque pas de rebondissements et ne va pas leur faire que des amis...

Prologue

Cette sensation lui semble insolite dans l'univers confiné et malsain où elle travaille. Comme l'arrivée d'un prince charmant longtemps attendu, un espoir venu d'ailleurs. Elle sent en effet une caresse, une légère brise au moment où le rideau qui l'isole du bar se met à faser telle une voile. Les voiles, elle les mettrait bien avec ce personnage de rêve, mais l'homme que la réalité lui restitue se plante devant elle, comme pour lui interdire toute retraite. Le vent, c'était lui. C'était lui, cette fraîcheur venue la distraire de son ennuyeux commerce. À présent, l'atmosphère est redevenue lourde. Il n'est pas grand, mais il semble occuper tout l'espace.

La première fois qu'il avait franchi le rideau de sa bonbonnière et s'était mis à proférer des menaces, c'était pendant une panne de secteur. La petite flamme de la bougie qu'elle avait déposée dans un coin de son box ne lui avait pas permis de continuer à voir ses traits, déjà oubliés. Mais la quasi-obscurité ne l'empêchait pas d'entendre ses accusations. Elle lui avait dit de ne pas insister ! Elle avait cherché les mots les plus vulgaires, les plus humiliants afin qu'il décampât. En même temps, elle avait eu un peu peur des propos inquiétants qu'il commençait à proférer, croyant qu'il allait passer à la vitesse supérieure et se rendre encore plus menaçant. Comme auraient sans doute fait la plupart des autres... Mais c'est lui qui, soudain, bizarrement, semblait avoir conçu de vagues craintes et s'était éclipsé, laissant derrière lui, comme seule trace de son passage, un parfum d'irréalité.

Aujourd'hui, c'est bien lui qui revient. Et qui, le visage dissimulé par l'écharpe et le passe-montagne, recommence à la harceler. Comme pour se rassurer, comme pour le transformer en client normal, elle tend à l'inconnu une coupe qu'elle emplit d'un mousseux tiède, en attente depuis un moment, et qu'elle a déjà attaqué. Pendant son service, elle entretient ainsi une sorte de début d'ivresse qui ne la quitte jamais et lui embrouille quelque peu l'esprit. Aussi ne peut-elle superposer les deux scènes, établir une ressemblance entre l'homme venu naguère et celui de ce soir... À un peu plus de quarante ans, elle devient comme les vieux : elle perd la mémoire. « Décidément, qu'est-ce qu'il y a comme cinglés ! », se dit-elle simplement dans le désordre de ses neurones. À tout hasard, après avoir levé sa coupe d'un geste qui trahit l'entraîneuse fatiguée, elle l'aguiche vaguement. Mais cela semble énerver l'inconnu. Elle ôte son châle, et donne un peu plus d'ampleur à son décolleté. Elle l'invite à se mettre, lui aussi, à l'aise. Mais l'homme, au comble de l'irritation, ouvre son manteau, et ses yeux prennent cette si terrible expression qu'ils avaient eue la fois d'avant. C'est alors seulement qu'elle le reconnaît. À ses yeux. Ses yeux accusateurs, insoutenables... Mais il est trop tard. Il vient d'extraire de la poche intérieure de son pardessus ce qu'il devait déjà avoir préparé la dernière fois. Elle n'a pas le temps de crier. Personne ne le voit partir.



- I -

Petite bouffe à la Mouffe

Marcel vient de tomber la veste. Rien de plus vicieux qu'un coup de chaud en automne! Et l'ascension de la rue Mouffetard n'a jamais été son fort.

- C'est bien beau, l'été indien, mais je n'ai pas une vocation de Peau-Rouge!

- Tu te trompes! Avec ta bouille rubiconde, tu n'aurais même pas besoin de te peinturlurer!

Les petits restaurants ont ressorti leurs tables sur les trottoirs, et mon copain regarde d'un air sombre les touristes qui farnientent en attendant le menu.

- Faut toujours que tu me charries dans les moments difficiles!

Il marque un temps d'arrêt, tente de rattraper son souffle,

s'essuie le front avec son ineffable mouchoir à carreaux, et reprend son chemin de croix en marmonnant un juron.

La Mauvaise Réputation est le dernier estaminet de la rue, tout en haut, dans un renforcement qui sent l'humidité de fond de cour et les épanchements de clodos. On y trouve surtout des commerçants du coin et des retraités ou autres traîne-savates sans âge ni occupation fixe. Quand on sèche sur une affaire, on prend la route de Paris pour aller y manger un morceau, espérant vaguement que le dépaysement de la capitale éclairera nos méninges et nous aidera à faire le point.

La patronne, une grosse brune à moustache qui règne seule sur son empire, nous a gardé notre table habituelle, un peu à l'écart sous l'escalier en colimaçon vermoulu. Marcel se laisse choir sur la chaise bistrot qui fait entendre un gémissement, mais tient bon.

- Aujourd'hui, il y a harengs pommes à l'huile, entrecôte marchand de vin et tarte aux mirabelles.

- Va pour une formule, approuve Marcel, qui continue à s'éponger le front, mais auparavant, on aimerait bien se remettre à jour le gosier. Tu as toujours ta réserve ?

- En rosé, je suppose ?

- S'il est frais, tu supposes bien !

Les quatre-vingt-dix kilos de Rolande effectuent un laborieux demi-tour vers la minuscule cuisine, enfumée comme un quai de gare au temps bienheureux des locomotives à vapeur. Marcel a connu la mère de Libellule. Un des jalons de cette curieuse lignée sans hommes.

- Elle s'appelait Raymonde. Je me souviens.

Je savais que Marcel était depuis toujours un familier de ce trois-étoiles, mais je ne pensais pas que ça remontait à si loin.

- Tu t'entraînais déjà au « trois fois cinq litres » quand tu étais petit ?

- Mon vieux et mon grand-père étaient installés à Sèvres, dans le quartier de la Ronce. C'était encore la campagne, à l'époque. Ils cultivaient des genres de jardins ouvriers. Quand ils vendaient leurs fruits et leurs légumes au Marché Mouffetard, c'est ici qu'ils venaient se rafraîchir et manger un morceau. Au départ, c'était une crèmerie qui faisait cantine. Le troquet a été baptisé *La Mauvaise Réputation* dans les années cinquante, quand est sortie la chanson de Brassens. Raymonde adorait le moustachu. D'ailleurs, elle l'avait vaguement connu, je crois.

- Le quartier devait être différent à l'époque !

- Mes plus beaux souvenirs, c'est avec ma mère. Elle venait à pied de Sèvres et elle me mettait dans son chariot de marchande de quatre saisons. Elle n'était pas bien forte, mais elle arrivait quand même à me traîner avec elle. Elle avait l'air aussi heureuse que moi ! ...

Quand il parle de sa génitrice, Marcel a toujours l'œil humide.

- J'étais carrément assis sur le tas de pommes. Aujourd'hui encore, quand j'aperçois des reinettes sur un marché, ou quand Bastille fait une tarte Tatin, j'entends le bruit des pavés et je vois maman sourire dans son tablier à carreaux.

Il va être temps que je l'arrête. Son vague à l'âme, apparemment, lui donne soif, et en retour la boisson abreuve son lyrisme. Après avoir rempli son verre une quatrième fois, il m'apprend, la voix cassée, que l'attachante maraîchère s'est fait renverser à trente-cinq ans par un tramway, alors qu'elle se précipitait pour aider une vieille femme à traverser. Elle est morte à l'Hôtel-Dieu le lendemain, sans avoir repris connaissance.

Pendant que se clôt le chapitre *Roses blanches*, Rolande nous apporte nos harengs. Selon son habitude, elle sort de sa cuisine comme un dix-tonnes d'un hangar. La porte à ressort fait un aller-retour tandis que nous parvenons un court instant l'odeur et le grésillement d'une friture tenace. Elle intervient avec sa voix de mêlécasse.

- Faut parler d'autre chose, Marcel! Moi aussi, j'y pense souvent à ma vieille, mais je la ressusciterai pas!

- Tu sais, Rolande, si j'avais su que je l'aimais autant, je l'aurais encore aimée davantage!

L'homme sans âge qui sirote un Suze-cassis au zinc se tourne vers nous. Il a la siccité de ces branches moussues que l'on ramasse dans les sous-bois, une fine moustache, une casquette graisseuse qu'il n'a pas dû quitter depuis plusieurs jours, et d'énormes pinces à vélo qui transforment son pantalon sans forme en culottes de golf...

- Ça, c'est bien vrai! Un mort, finalement, c'est quelqu'un qu'on n'a jamais assez aimé!

Et tandis que le philosophe de comptoir replonge le nez dans sa potion et que les autres tables se remplissent, je mets un terme à ces propos de haut niveau.

- Tout ça, c'est bien beau, Marcel, mais on est venus ici pour discuter de notre dernière affaire!

- Je vous apporte du pain, Mon Père?

- Je veux bien, mais encore une fois : appelez-moi Jean! Ce sera plus simple.

- Excusez-moi, mais je n'y arrive pas! Un curé, pour moi, c'est un curé!

Elle se laisse de nouveau happer par sa cuisine. La porte battante semble mettre la main à son énorme fessier en se refermant.

La clientèle qui attend sa pitance est des plus variées :

des ouvriers du bâtiment en tenue de travail qui n'ont pas eu le temps d'épousseter le plâtre ou la poussière de béton qui leur recouvre le chef, une tablée de ronds-de-cuir grassouillets et effacés, quelques étudiants aux pulls troués qui ont fui la rue d'Ulm, deux amoureux radieux, isolés sur le radeau de leur rencontre, deux petites grands-mères qui les regardent, pour ne rien dire de cet autre couple insolite formé par un commissaire de police et un ecclésiastique...

Rolandé a raison : c'est vrai que ma soutane n'encourage pas au tutoiement. Après tout, je l'ai voulu ! Et c'est tant mieux ! Car cet accoutrement, tout en forçant le respect de ceux qui croisent ma route, désarçonne les truands les plus endurcis lors des interrogatoires. Ma mise de corbeau est devenue l'outil de travail idéal quand les turpitudes de l'existence nous contraignent à exercer notre flair, mon duettiste et moi. Mon Marcel... Une amitié ponctuée de bienfaits coups de gueule que j'entretiens non sans malice depuis qu'il m'a demandé de délaissier, quand je le pouvais, ma vie de prof pour le seconder officieusement dans ses enquêtes.

- Oui, revenons à nos moutons ! Pour cette histoire de braquage, on est au kilomètre zéro !

Rolandé vient de nouveau nous interrompre.

- On réclame « le commissaire » au téléphone. Ça m'étonnerait qu'il y en ait un autre que toi dans ma crèmerie, Marcel !

Tout en bouffant du flic, Libellule est secrètement flattée d'en avoir un parmi ses pratiques. Les contradictions de notre mignonne hôtesse, aussi boursoufflées qu'elle, trahissent une humanité qui me la rend encore plus sympathique.

- Il n'y a que Santinelli qui sait où je suis. Ça doit être pour le boulot. Une piste pour le braquage, peut-être.

Fatty dégage son ventre de la table, décolle ses mains

de la toile cirée et, la serviette autour du cou, se dirige vers l'antiquité qui tient lieu de téléphone. Il reste un moment au comptoir, le sourcil levé, et le verbe rare, car il a encore la bouche pleine. Il raccroche et vient s'amarrer de nouveau à sa table de travail.

- On va laisser à Santinelli l'affaire de la banque. Il y a apparemment plus urgent pour nous dans le quartier de l'évêché.

- Un nouveau hold-up ?

- Non, un crime assez peu reluisant, paraît-il. Une entraîneuse du *Canaries club*, dans un état pas vraiment présentable.

- C'est-à-dire ?

- Une Marie-Antoinette à qui il resterait quelques attaches entre la tête et le corps. Le légiste nous attend dans une heure. Je n'aime pas trop ça !

- Pourquoi ?

- Une entrecôte marchand de vin, ça se respecte !

C'est à ce moment que pénètre dans ce digne établissement un individu indéfinissable, prématurément marqué. Une sorte d'enfant tirant sur le vieillard. Il tient à la main une guitare.

- V'là mon poète ! Bonjour, Judas ! Installe-toi !

- Judas ! Pas fréquent comme prénom, depuis la Bible !

- Attends, Jean ! Je le connais. Je l'ai déjà vu à la station Châtelet, il me semble.

Marcel est incroyable ! Toujours en train de bougonner dans sa tête et de penser à des choses, il semble éternellement ailleurs. Mais son cerveau prend tout en note. Il pourrait faire le portrait-robot de tous les passants qu'il a croisés dans la journée ! L'inverse de moi, qui ne reconnais jamais personne. Et pourtant, j'ai comme une impression

de déjà-vu. Mais dans ces cas-là, je le sais, il faut que je laisse gamberger mon cerveau tout seul, en dehors de moi, jusqu'à ce qu'un flash m'arrive par surprise. Comme quand je cherche un mot qui ne vient pas...

Judas avale un demi-panaché pendant que nous bâclons la fin du repas que nous avons commencé en amoureux. Puis, tandis que nous nous levons et que Marcel demande à Rolande d'inscrire le résultat des courses sur notre ardoise, le musico prend sa guitare et annonce le programme : *Litanies pour des salauds!*

Les habitués applaudissent machinalement pour encourager le semi-clodo à pousser sa goulante.

En franchissant la porte, j'ai juste le temps d'entendre le premier couplet et le refrain :

*Il était né un p'tit matin,
Ils l'ont jeté un soir aux chiens.
Eux s'appelaient comtes et saints,
Lui se nommait Prince de rien.*

*Ave Maria pour tous ces salauds!
Ave Maria! Tout ça n'est pas bien beau!*

Dans la rue, un vent plus que frais nous accueille. Cette fois, Marcel remonte son col tandis que nous descendons la Mouffe. Sa DS est garée à Maubert. Deux contraventions nous attendent sous l'essuie-glace, côté chauffeur.

- Les pédés!

Je lui fais un coup de morale, histoire de l'énerver un peu plus :

- Ne parle pas comme ça de nos petits collègues!

D'ailleurs, il y a de fortes chances pour que ce soit une contractuelle. N'importe comment, tu vas faire sauter tes deux prunes puisque tu as les pleins pouvoirs. Et puis quoi! Pédé toi-même! Les homosexuels sont des gens respectables, non?

- Bah voyons! Tu vas voir qu'un jour les fiottes vont se marier comme nous! Je ne savais pas que tu étais de leur côté!

Je continue à gentiment le provoquer en m'enfournant dans son bolide, et nous mettons le cap vers les quais. Moi qui avais envie de me dérouiller les jambes, de faire les bouquinistes et de flâner le long de la Seine en prenant mon temps! L'été de la Saint-Martin, comme l'entrecôte marchand de vin, a maintenant l'irréalité d'un souvenir.

Je ne sais pas pourquoi, je repense soudain au chanteur de rue et à sa guitare fatiguée. Une journée est faite de l'addition aléatoire de toutes ces broutilles qui croisent notre chemin. Et un jour ou l'autre, à la faveur de je ne sais quoi, certaines se mettent bizarrement à exister et à prendre une réalité qu'on n'avait pas prévue. C'est ce que m'ont appris les quelques enquêtes menées avec Marcel. Il faut rester humble, presque déférent face aux événements. J'ai comme l'impression que ceux qui nous attendent ne vont pas être piqués des vers! ...

Et soudain, l'image me revient! À l'époque où je trafiquais avec Anatole et la bande peu recommandable que je fréquentais, je le revois, comme une ombre dans ma 15 CV Citroën qui répond au doux nom d'Apolline. C'est la seule fois qu'il faisait partie de l'équipée. La seule fois, sauf erreur, où nos chemins se sont rencontrés. Nous faisons une livraison de nuit à Lisieux, et les phares des voitures que nous croisions éclairaient par intermittence

son visage sans âge. Je l'observais à la dérobée dans mon rétroviseur. Un curieux complice, très peu bavard, et qui avait une tête d'anarchiste. J'en parle à Marcel, qui oublie pour un temps la trahison de la maréchaussée à son endroit.

- Tu fais allusion à ton glorieux passé de malfrat! Faudra que tu me racontes ça dans le détail un jour! ... Oui, tu ne crois pas si bien dire! Notre chanteur de rue, je ne t'avais pas dit : non seulement je l'ai rencontré dans le métro, mais je l'ai aussi aperçu sur une des barricades du Boulevard Saint-Germain, en mai 68! Tu te souviens de la nuit mémorable où nous avons fait du tourisme révolutionnaire avec les gosses et Bastille? Je le revois encore : c'était l'un des plus virulents... Il ne hurlait pas comme les autres, mais c'était un virtuose dans l'art du lancer de pavés! C'est marrant, la vie! Le retrouver avec sa gratte chez Rolande...

Oui, c'est marrant, la vie! Elle m'apparaît soudain comme un vrai patchwork! Je repense aux cours que je n'ai pas encore préparés, à mes élèves de Saint-Sigismond, à mon passé de malfrat, à Sophie qui m'attend à Saint-Rémy-lès-Chevreuse, à ma peau de flic toute neuve, à ma soutane râpée... Tout tourne et s'emmêle, comme dans un kaléidoscope. À l'image de cette nouvelle pièce du puzzle, de ce mystérieux Judas qui, à peine débarqué, se démultiplie dans plusieurs histoires où curieusement Marcel et moi le retrouvons, et où il semble jouer à chaque fois un rôle de figurant. De fantôme, plutôt. Qui est-il? Une petite frappe convertie en chanteur à deux balles? Un révolutionnaire prêt à exterminer la moitié de la société? Comme dans sa chanson, un « Prince de rien jeté aux chiens »...? Quels chiens? Et jeté par qui? Qui sont ces « comtes »? Qui ces « saints », apparemment peu recommandables? J'ai l'impression de faire le portrait-robot d'un individu dont on

aurait ramassé les morceaux un peu partout sur le pavé à la suite d'un accident de la route. Et j'ai presque autant de mal à me retrouver dans son histoire que dans la mienne... Mais que de coïncidences! On dit qu'il n'y a pas de hasards... Je n'ai jamais bien compris ce que voulait dire cette phrase, invariablement prononcée d'un ton sentencieux. Mais là, ça a l'air vrai!

- II -

Un goupillon sous un kilt

Je me suis souvent baladé dans ce secteur de Sarveilles, dont l'aspect hétéroclite me fascine. Le *Canaries club* et sa devanture rose font tache dans ce respectable quartier Saint-Marc, où se trouvent la cathédrale, l'évêché et le couvent des Florentines. Un ordre qui, en plus des trois vœux de chasteté, pauvreté et obéissance, ajoute à son joyeux programme l'éducation des filles, du jardin d'enfants à la terminale, et parfois, comme ici, un orphelinat. Quand les rangs des petites élèves en blouses bleues ont déserté les trottoirs, ils laissent place à une population plus interlope. Quelques ombres se dirigent mine de rien vers le bar qui vient d'allumer ses néons. Ce sont d'abord des filles outrageusement maquillées qui se rendent à leur travail, puis, plus tard, des mâles cachés dans leurs

pardessus - d'honorables pères de familles ou des individus moins recommandables, voire des lycéens en mal d'affection et le système glandulaire aux abois.

Quand nous arrivons dans l'après-midi sur les lieux, la rue Saint-Côme est fermée à la circulation. Au loin, on aperçoit, garé devant l'établissement, un break 403 bleu marine dont le gyrophare balaye les murs. Quelques badauds se sont regroupés sur le trottoir d'en face. Ça va être à nous de jouer. Un planton, qui a reconnu Marcel, dégage la barrière pour laisser passer la DS.

Le *Canaries Club* offre ses services de bienfaisance dans un bâtiment aussi ancien que le couvent qui lui fait face. C'est là que la *Kommandantur* installa ses bureaux pendant l'occupation. Puis à la Libération, les fenêtres furent murées, comme si l'on voulait effacer tous les crimes perpétrés au plus profond de ces lieux, mieux étouffer encore tous les cris des victimes, pourtant inaudibles de la rue. Sans la devanture tapageuse et les néons, on pourrait prendre pour une sorte de remise l'édifice qui, jadis, m'a-t-on dit, était une annexe du couvent.

Nous pénétrons dans ce temple du plaisir au rabais. Un lieu de débauche aux dires de la population bien-pensante qui détourne la tête en se rendant le dimanche à la grand'messe de 11h présidée par Monseigneur de la Vigondasse.

Tous les établissements nocturnes ont, de jour, cette sinistre apparence de salle de bal abandonnée. Les odeurs, d'abord. Un mélange de tabac froid, de transpiration et de mauvais alcool. Du renfermé puissance quatre auquel s'ajoutent le ménage en attente, les verres encore poisseux, et le velours rouge éculé des banquettes, toutes les mêmes dans chacun de ces box exigus où l'entraîneuse peut, en tirant un rideau, s'isoler avec le paumé qui vient se délester

de ses dernières économies pour une parodie d'amour. Tel est le décor de cette salle borgne, que nous devinons d'abord grâce au jour qui pénètre par la porte entrouverte, et à la faible lueur d'une lampe qui vacille au-dessus du bar. La tenancière y est accoudée, perchée comme une poule sur l'un des grands tabourets où les clients doivent être assis du bout des fesses avant d'être harponnés par l'une des filles.

Santinelli nous accueille avant de repartir pour reprendre notre affaire de braquage. Il arbore, comme à l'accoutumée, une tenue impeccable. Costume trois-pièces parfaitement coupé en flanelle grise, chemise de soie ivoire, cravate à pois et pochette assortie. Beau contraste avec Marcel, qui porte invariablement un imper fripé un peu noirci au col et des chaussures qu'il cire peut-être une fois l'an. Heureusement que Bastille, sa compagne, est aveugle ! D'après Marcel, Santinelli se teint les cheveux, qui ont toujours une coupe dont le soin n'a d'égal que celui qu'il apporte à ses mains manucurées. Tous ces raffinements, que l'on retrouve dans le langage parfois un peu trop recherché de l'inspecteur, énervent mon acolyte. Il est vrai que ce beau Corse est un professionnel de la maniaquerie. Sur son bureau, aussi rutilant que ses mocassins, deux piles de dossiers forment de parfaits parallélépipèdes auxquels il ne souffrirait pas qu'un autre que lui touchât. Marcel, lui, disparaît derrière les monceaux de papiers qui l'envahissent. Et à chaque fois qu'il les attrape maladroitement, ils sont immédiatement maculés par ce que le dernier jambon-beurre a laissé sur ses doigts ou par le stylo qu'il a oublié de reboucher. Mais grâce à cette curieuse alchimie qui réunit dans une même administration et dans une tâche commune des êtres de planètes aussi différentes, ces deux spécimens se supportent, et souvent s'apprécient. On peut appeler Santinelli à

trois heures du matin, il est là un quart d'heure plus tard, rasé de frais et pomponné. On ne lui connaît pas de femme. On ne sait même pas où il habite. Mais on a l'essentiel : son numéro de téléphone.

- Bonjour, Mon Père! Bonjour, Commissaire! Je vous prie de bien vouloir excuser le dérangement qu'a suscité mon appel, mais c'est une sale affaire!

Tandis qu'il parle, j'aperçois l'équipe du légiste qui fourgouche dans l'un des compartiments.

- Madame est très choquée, et n'a pas encore pu s'exprimer.

- C'est bien, Santinelli! Merci de vous être dérangé!

Santinelli s'esquive, tout en tenant contre sa bouche un mouchoir dont de subtils effluves d'eau de toilette nous parviennent. Il doit avoir peur d'être contaminé par le manque d'hygiène qui semble présider aux distractions de l'endroit. Je le soupçonne, en plus de sa maniaquerie, d'être hypocondriaque...

La « dame très choquée » ne ressemble pas à notre Rolande de la Mouffe. Elle affiche une maigreur d'anorexique et rallume une énième cigarette blonde dont elle tire une bouffée nerveuse. Son visage est recouvert d'un emplâtre de Pierrot qui tente de dissimuler ses nombreuses heures de vol. Je ne sais si le fond de whisky qui gît devant elle appartient aux reliques de la nuit ou alimente sa morosité du moment.

- Nous sommes désolés, Madame! Mais notre enquête ne peut pas attendre, et votre concours va nous être précieux. Parlez-nous de la victime, s'il vous plaît!

Devant l'air résolu de Marcel, encore furieux d'avoir dû bâcler son repas de midi, « Madame Andrée » se décide. Sa voix est rauque et traînante, avec des tremblements dus à l'émotion.

- C'est Sandra. Enfin, c'est comme ça qu'on l'appelle.

En réalité, elle se prénomme Thérèse. Thérèse de Chaladon. C'est la plus vieille. On a fêté ses quarante-deux ans le 28 février.

Elle vide alors le verre, puis s'enveloppe dans son silence.

- Vous lui connaissez des ennemis ?

- Ici, on n'a ni amis ni ennemis. On travaille !

Elle nous regarde d'un œil torve.

- Le reste, chacune se le garde pour soi. Je ne suis pas au courant de sa vie. D'ailleurs, elle n'était pas bavarde !

- Pas de confidente parmi ses... collègues ?

- Pas vraiment. Elle parlait un peu à Fleur.

- Fleur ?

- Oui, l'une de mes employées. Elles ont chacune un surnom. Leurs box sont voisins.

- Vous les avez prévenues ?

- Non, pas encore. Je ne sais pas trop où j'en suis, ni ce que je vais faire, vous savez !

- Elles arrivent à quelle heure ?

- On fait l'ouverture le soir à 9h. Normalement, elles arrivent à 8h30, parfois avant pour donner un dernier coup de rangement. On n'a pas de femme de ménage, ici !

À ce moment, Grandgibus nous rejoint avec sa blouse blanche maculée de sang et son faciès de macchabée. Il a son éternel débris de maïs filtre aux lèvres et parle d'une voix monocorde.

- Vous voulez venir voir, patron ?

Jo Aldemert, un journaliste de *France-Soir*, suivi par un essaim de plunitifs et autres reporters de radio et de télévision, en profite pour s'introduire avec ses coreligionnaires dans ce qu'il appellera « le funèbre boudoir » dans sa prochaine édition. Caméras en action, mitraillages de flash et prise d'assaut de Marcel, qui se fâche :

- Foutez-moi le camp, bande de mouches à merde!

Mais il est trop tard. La scène macabre, qui va faire la une de tous les tirages du soir et des actualités télévisées de 20h, est déjà en boîte.

- Une piste, Commissaire? mendie Aldemert...

- Écoute, Jo, on débarque tout juste, et les interrogatoires ont à peine commencé! On fera un point de presse demain, je te le promets, mais laisse-nous bosser!

Il faut dire que pour les amateurs de sensationnel, le spectacle n'est pas affriolant. On n'a pas touché à la scène du crime ni au cadavre. Appelons-la Thérèse, puisque c'est son nom officiel.

Sur la table basse, sont restées une bouteille de champagne et deux coupes entamées. La banquette râpée, par sa profondeur, s'apparente presque à un canapé dont un ressort épris de liberté commence à s'extraire. L'ex-marchande de rêves est assise, appuyée contre le mur. La tête tient encore miraculeusement sur le tronc. Les ruisseaux de sang qui en ont jailli, partiellement séchés maintenant, couvrent un sein à moitié dénudé et une robe plus que légère. Marcel s'est approché. Je suis resté à l'extérieur du box avec les journalistes qui s'appêtent à repartir, et contemple la scène de loin. De son poste d'observation, Madame Andrée m'apostrophe.

- Vous savez, pour l'extrême-onction, c'est un peu tard!

Jo se marre. Il prend une photo de moi, car le public se souvient encore du « flic en soutane » et de son rôle dans l'affaire du collège... Marcel ordonne à Aldemert de décamper avec son Kodak, puis, les parasites ayant débarassé le plancher, il rejoint Grandgibus dans le box.

Apparemment, du haut de son perchoir, l'*has never been* a repris du poil de la bête. Je me dirige vers elle, tout en justifiant ma présence.

- Je donne un coup de main au commissaire à l'occasion. C'est un ami, et j'étais dans la police avant d'entrer dans les ordres.

Il faut savoir adapter la vérité aux oreilles qui vous écoutent...

- C'est plutôt pas banal! Mais avec tout ce qu'on voit aujourd'hui! Et surtout avec tout ce que je vois et entends ici!

- Elle avait de la famille?

- Je lui ai demandé une fois. Une des rares fois où on discutait. Elle n'a pas voulu en parler. Et puis ça ne me regarde pas!

Marcel revient, l'air préoccupé.

- D'après le toubib, elle a passé l'arme à gauche entre 1h et 3h du matin. Quand avez-vous découvert le corps?

La reine du poulailler semble hésiter.

- Hier soir, c'était un peu spécial. Comme j'avais la migraine, je suis partie après l'ouverture. J'ai laissé les clefs à Nadège, qui était là. Je fais ça, parfois. Nadège, c'est ma nièce. Elle donne un coup de main de temps en temps, pour le service et le reste. Sinon, elle travaille au Printemps, au rayon parfumerie. Elle sait tout faire, Nadège!

- Passez les détails!

La morosité de Madame Andrée est en train de fondre. Comme le glaçon du whisky qu'elle vient de se resservir et sur lequel Marcel louche, bien que ce soit encore l'heure du thé.

- Oui, je comprends, vous avez hâte de conclure! Bon... Bref! Ce qui s'est passé, c'est qu'au moment de la fermeture, Nadège, que je viens d'avoir au téléphone, n'a pas fait attention au box de Sandra. Quand les filles partent, elles tirent le rideau derrière elles. Il n'y en avait donc plus un

seul d'ouvert, et je sais qu'elle était pressée puisqu'elle était de Printemps ce matin. Et puis rien n'indiquait que Thérèse était encore là. Et dans quel état! Aucune raison d'aller vérifier.

La voix éraillée ressemble à une mélodie de chanteuse des rues. Une Piaf qui ne serait jamais devenue Piaf... La main qui tient le verre se met à trembler. Derrière nous, on entend l'équipe de Grandgibus qui range son matériel. Les photos et les empreintes sont prises, les examens de routine terminés. On ne peut plus rien pour la pauvre fille dont on est en train de poser les deux morceaux sur un brancard.

- Voilà! C'est donc moi qui l'ai découverte à midi en venant faire un tour pour ranger. Par habitude, j'ouvre tous les rideaux pour aérer.

Pour aérer quoi? On se le demande, puisqu'il n'y a pas de fenêtres!

- Alors, quand j'ai tiré le sien...

Dire qu'elle blêmit serait mentir puisque ce misérable pantin ressemble déjà à son propre spectre. Mais elle a du mal à raconter. Elle se ressert un fond de liquide ambré, histoire d'humecter ses cordes vocales et de se rhabiller le moral.

- Bref, je l'ai trouvée comme vous l'avez vue. Je n'ai touché à rien. Pour le reste, il faudra demander confirmation aux filles, qui ne vont pas tarder. Les pauvres!

Avant que Grandgibus ne mette les bouts avec son équipe de joyeux drilles, Marcel le happe.

- Tu ne m'as pas parlé de l'arme du crime. Un rasoir?

- M'étonnerait, bavasse-t-il - car le mégot qu'il a soudé aux lèvres lui a petit à petit fabriqué une nouvelle élocution.

- Alors?

- On ne constate pas uniquement le travail net de la lame

de « ravoir » ou du couteau aiguisé. Le cou « prévente » des gonflements comme après une strangulation.

Selon lui, la coupure aurait pu être produite par une espèce de filin, qui eût d'abord étranglé, puis sectionné. Un peu comme la fameuse corde de piano qu'on trouve dans OSS 117.

- Merci, doc ! Tu peux aller faire livrer ton ensemble deux-pièces à la morgue !

Marcel se retourne vers Miss Vol de nuit.

- Parlons de ses clients, maintenant, et bien sûr de celui qui nous intéresse : le dernier.

- Pour ça il faudrait demander à Nadège et aux autres filles... Ah, tiens, justement, voilà Fleur !

Fleur est une fausse blonde. Une grassouillette à la peau blanchâtre, maquillée comme une nature morte au couteau. Ça doit être la marque de fabrique de la maison ! Plus jeune que Thérèse apparemment. À peine la trentaine. Elle a croisé la civière et le corps dont on a refermé l'enveloppe.

- Mais qu'est-ce qui se passe ?

Nadège se pointe à son tour. Une petite brune qui a l'air assez vive. Sa journée au Printemps doit être terminée. Quelle santé !

C'est à moi que revient habituellement la charge de m'entretenir avec les proches des victimes. Je prends donc les deux donzelles à part pour faire le point. Si Nadège, qui a déjà été affranchie par sa tante, affiche un parfait *self-control*, Fleur, elle, tombe carrément dans les pommes. Comme elle n'a pas l'air de simuler, cela fait peut-être une suspecte en moins... Mais il faut quand même se méfier ! Je suppose que l'art de l'entraîneuse est avant tout fondé sur le bobard permanent. Combien de clients – de « michés », comme dirait Marcel dans son jargon de série noire - ont dû en faire les frais, même avec ce cœur tendre !

On ranime la Marylin des pauvres et je fais asseoir à mes côtés les deux braves travailleuses dans le local particulier de Fleur, encore toute chavirée.

- Ce qu'il faudrait au commissaire Durand et à moi-même, c'est le portrait le plus fidèle possible du dernier client de Thérèse.

- Elle n'en a eu qu'un, hier soir, affirme Nadège, qui apparemment n'a pas les yeux dans sa poche.

Avec ses lunettes papillon, elle fait plus prof de maths besogneuse que petite vendeuse du Printemps qui arrondit ses fins de mois en faisant des galipettes.

- Vous pouvez me le décrire? Je ne vous demande pas son identité, car je suppose que vous ne contrôlez pas les passeports comme à l'hôtel. À moins que ce ne fût un habitué?

- Non, il me semble que c'était la première fois qu'il venait. Mais je peux me tromper, on en voit tellement! Si ça se trouve, il était déjà venu souvent... Enfin, je ne sais pas... Un client pas ordinaire, en tout cas! Tout d'abord, on distinguait à peine ses traits puisqu'il semblait frigorifié. Il avait des gros gants et un passe-montagne en laine qui lui recouvrait aussi le menton et la bouche. Un peu comme les Algériens qui refont les routes. C'en était peut-être un, d'ailleurs! Je sais que la patronne ne les aime pas beaucoup... N'importe comment, elle était repartie depuis un moment. Ses migraines, qu'elle m'a dit. Il devait être environ minuit et demi quand il est arrivé. Il avait un long manteau, qui l'enveloppait, comme pas mal d'autres clients. J'aurais du mal à le décrire. Pas très grand. Pas très gros non plus, ça je peux l'affirmer à travers ce que j'ai pu apercevoir de son visage. Le manteau pouvait faire illusion, mais je ne pense pas que l'homme en question était épais. Et puis la seconde chose, qui n'est pas dans les habitudes des clients,

c'est qu'il a voulu payer tout de suite. Une grosse somme : quatre cents francs en liquide. Je m'en souviens puisque c'est moi qui encaisse quand la patronne est absente. C'est à peu près la moitié de ce que je gagne par mois au Printemps, vous vous rendez compte ? Et puis... Ah oui, ça m'a frappée : il m'a demandé si *Thérèse* était là. Il l'a appelée par son vrai petit nom, celui que personne ne connaît ici : *Thérèse* ! Sandra n'était pas au bar, mais en attente « dans ses appartements ». Comme il avait payé gros, je lui ai indiqué le box, où il est allé directement. Je savais que Sandra avait déjà une bouteille en prévision, donc je n'ai pas fait le service. La soirée avait été assez chaude. On avait eu du beau monde. Il arrivait un peu comme un post-scriptum. Je ne l'ai pas vu repartir. Faut dire qu'il ressemblait à une ombre. Et puis pas besoin de le guetter puisqu'il avait payé d'avance ! Le dernier des autres clients avait terminé et payé, lui aussi, son dû. Tous les box avaient été refermés. Je ne me suis pas posé de questions. Je suis repartie chez moi, sans me douter que Sandra était toujours là, baignant dans son sang !

- Qu'est-ce que vous appelez du « beau monde » ?

Les deux filles, l'air gêné, baissent la tête.

- Je pense que ce qui s'est passé est suffisamment grave pour que vous puissiez parler. On ne fera pas de vagues, je vous le promets !

Leur position de pénitentes dans cette ambiance un peu feutrée semble les pousser à la confession. C'est Fleur qui, timidement, prend la parole.

- Pour l'un des deux, ce serait peut-être quelqu'un de chez vous.

- De chez moi ?

- Oui, mais en civil, dit-elle en fixant ma soutane.

- Vous pourriez lui mettre un nom ?

- Il demande qu'on l'appelle *Albert*, mais je crois qu'il est assez haut placé, et pas très loin d'ici. Un grand. Des cheveux blancs comme de la neige... Le dos voûté, un peu de ventre... Quand il vient...

Malgré les circonstances tragiques, les deux poufs pouffent de rire.

- Quoi donc ?

La grosse blonde lâche le morceau :

- Il se déguise en Écossais et il porte une fausse barbe !

- Et puis ?

- Et puis, il a rien sous son kilt ! Même que ça fait partie du jeu.

- Qui s'est occupé de lui, hier soir ?

- C'est moi, répond Fleur. En général, c'est avec moi qu'il veut tourner.

- *Tourner...* Oui, évidemment, ici on ne peut pas « monter » ! Tout se passe dans vos nids d'amour. À moins qu'il n'y ait des prolongations ?

- Tout ne se passe normalement que dans les box, Mon Père, affirme Nadège. Cela dit, il y a des clients bien appâtés qui voudraient faire un coucher. Avec moi, ce n'est pas possible, puisque j'ai une famille.

Je n'en reviens pas ! Elle est organisée, la môme ! Et que dit son régulier ? Elle ne lui fait quand même pas accroire qu'elle passe une partie de la nuit à veiller sa vieille mère ou sa grand-mère ! Ou qu'elle aide honnêtement sa tata au bar pour mettre du beurre dans les épinards de son non moins respectable foyer !

- Pour les autres filles (nous sommes cinq en tout - enfin... nous *étions* cinq !), Madame Andrée voit d'un mauvais œil qu'on finisse la nuit avec le client.

Elle baisse prudemment la voix.

- Ou alors, il faut partager avec elle les bénéfices. Elle a beaucoup de frais, beaucoup de besoins! Et puis c'est elle qui fournit le terrain pour les préliminaires. Il y a quand même une morale, non?

Pas dégonflée, la gentille nièce!

- Oui, j'apprécie l'esprit de famille qui règne parmi vous! Mais dites-moi, à part les box et la salle, il n'y a pas d'autres terrains de jeu, ici?

Une fois de plus, les deux respectueuses baissent la tête. Nadège relève les yeux et regarde sévèrement Fleur, mais la blonde, encore secouée par l'événement, se raccroche à l'autorité que je représente, et se lâche un peu.

- Les bâtiments ne sont pas tout jeunes. À part la loggia qui surplombe le bar, il y a le sous-sol. C'est là que se trouvent les toilettes. Au bout du couloir, une grosse porte en chêne qui doit avoir des siècles... Ça m'a toujours intriguée. Un jour, j'ai essayé d'aller voir, mais c'est verrouillé de partout.

Nadège l'interrompt sèchement.

- Comme dans tous les vieux bâtiments du quartier, c'est plein de caves! Je ne sais pas l'intérêt...

Pendant que nous parlons, les autres filles sont arrivées. L'heure de l'ouverture approche. En ressortant du box avec mes deux oyes, je constate l'abattement général. Marcel a fait connaissance avec le reste du personnel. La patronne, devinant mon siamois assoiffé, nous offre une tournée dont elle profite, et je reviens discrètement à la charge auprès de Nadège.

- Le « beau monde », c'est qui encore?

- Quelqu'un de chez vous aussi.

- Décidément!

- Non, côté police cette fois! Là, c'est moi qui m'occupe de lui.

- Vous avez son nom?

Elle baisse à nouveau la tête, ce qui revient à dire qu'effectivement elle le connaît. J'insiste.

- Émile Flanchard, je crois. Sa carte professionnelle est tombée, un jour où il se rhabillait. Il m'a semblé voir ce nom.

Flanchard! Le premier qui m'avait cuisiné à l'époque du meurtre de Saint-Sigismond! Flanchard que j'avais aussitôt surnommé Filochard, en hommage aux chers Pieds nickelés de mon enfance! L'animal était alors à Sarveilles. Sa « bonne conduite » au moment des événements de Mai 68 lui a fait prendre du galon, et il est maintenant commissaire Quai des Orfèvres. Je suppose qu'il revient ici pour jeter sa gourme dans l'anonymat. Soirée bien instructive!

Un client vient d'entrer. Madame Andrée n'a pas fermé la porte à clef. J'en déduis que la vie continue, et que l'établissement restera ouvert. L'homme entre deux âges, silhouette frêle et fine moustache, s'avance vers le bar sans nous regarder. Il escalade avec peine l'un des tabourets et commande « une coupe ». Terme bien pompeux pour le champagne trafiqué qui coule à flots pisseux dans la maison... Le petit bonhomme perché sur son siège semble vouloir s'effacer du paysage, s'autogommer. L'amour tarifé couleur horizon! ... Pendant ce temps-là, Frida, l'entraîneuse allemande, la plus discrète de la bande, est en train de nettoyer l'ex-chambre mortuaire.

- Bon, me dit Marcel, on n'est pas de la commune! Je sais que tu n'as pas cours demain, mais on va quand même mettre les bouts. J'ai pris les identités et les emplois du temps de tout le monde. Il nous reste à chercher du côté de la famille de Thérèse. Ce ne sera pas long avec l'état civil. Allez, on est partis?

- Attends deux minutes, que j'aille là où le roi est seul...

Je descends vers les toilettes pour aller lorgner de plus près la fameuse porte en chêne. Elle est effectivement pourvue de plusieurs fermetures destinées à décourager le visiteur curieux. La tentation est trop forte : éclairé par la veilleuse du corridor, je sors l'un des outils magiques que l'irremplaçable Grandgibus nous a bricolés, à Marcel et à moi, pour nos enquêtes. En moins d'une minute, je viens à bout du cadenas, du verrou et de la serrure principale. La porte grince lorsque je la tire vers moi, et j'entrevois dans la pénombre un long couloir qui dessert trois pièces de chaque côté. Le décor n'a absolument rien à voir avec les caves poussiéreuses et les toiles d'araignées annoncées par Nadège. Tout a été assez luxueusement aménagé, avec une moquette rouge et des portes en acajou qui sont, elles aussi, verrouillées, sauf la dernière sur la gauche, qui donne sur une pièce faiblement éclairée par un soupirail situé sous un réverbère, puisqu'on se trouve du côté rue. Dans la semi-obscurité, je distingue des caisses empilées le long d'un mur. Je brûle d'en savoir plus, d'en ouvrir une, lorsqu'un bruit, comme celui d'une présence humaine, parvient de la pièce d'à côté. Les battements de mon cœur se précipitent ! Je suis partagé entre l'inquiétude et la curiosité... Mais je me suis absenté un temps suffisamment long pour ne pas éveiller les soupçons en m'éternisant davantage. À la hâte, je regagne la lourde porte, et la referme.

Je reviendrai.



- III -

Le Landalet de Paul VI

Il est 8h du matin.

Situé non loin du commissariat et de la gare, *Le Khédivé* est notre principal QG quand nous ne quittons pas Sarveilles pour la capitale et la cuisine de notre chère Rolande. Une odeur tenace de marc de café, de Ricard et de gauloises me donne un début de nausée à chaque fois que je pénètre dans le bistroquet à cette heure matinale. Mais mon malaise ne dure jamais. Au bout d'un moment je m'habitue. Tout comme ceux qui soutiennent le bar se sont habitués à ma soutane.

J'aperçois un coursier sanglé dans une canadienne qui doit écluser son sixième blanc au zinc tout en refaisant le monde avec ses copains qui viennent jouer au tiercé.

L'activité du PMU n'a d'égal que celle des gosiers en pente

qui le fréquentent. C'est bien mieux que la loterie nationale, car on se métamorphose, l'espace d'un pari, en celui qui *sait*, qui a potassé *Paris-Turf*, et fait des calculs qui cette fois... De pilier de bar, on devient Léon Zitrone, expert de Longchamp, spécialiste du Grand Prix des Champs-Élysées, docteur ès-canassons... La toile cirée qui attend déjà le turfiste d'occasion dans la cuisine familiale embrumée par la soupe et égayée par le litre étoilé, toute cette fatalité quotidienne se transmue tout d'un coup en un palace payé grâce à la fortune que vont rapporter les trois toquards que l'on a joués. Bobonne « ira au coiffeur » quand elle le voudra, sans plus attendre le début du mois. On pourra enfin mettre la 4L au rebut pour rouler en R16, peut-être même en Jaguar... Tels sont les rêves que mon imagination toujours débordante perçoit sous les sourires réjouis de ces héros. Je colle leurs répliques dans les petites bulles qui surplombent tous ces personnages de bandes dessinées, tous ces candidats à la cirrhose qui peuplent ce curieux hôpital où, selon les règles de l'homéopathie bistrotière, l'on soigne la solitude par d'autres solitudes et la grippe de comptoir par un tord-boyaux adapté. En faisant la queue, un billet de cinq francs à la main, ces futurs milliardaires parlent chevaux, courses cyclistes, exploits footballeques du dernier dimanche, tout en rêvant à l'énorme gain qui va tomber... Et vers midi, ils repartent, la baguette sous le bras, avant de revenir, en fin de journée, dans l'aquarium dont on aura changé l'eau et où ils nageront de nouveau à la recherche du trésor enfoui sous l'épave qui leur ressemble.

C'est dans ce parfum d'avenir, dans ce brouillard de fumées et d'alcools à bon marché que nous nous sommes frayés une place, Marcel et moi, pour prendre notre petit déjeuner, et tenter de faire le premier point sur l'affaire.

Comme d'habitude, nous soupçonnons toutes celles et tous ceux qui n'ont pas un alibi en béton. De ce fait, Madame Andrée est déjà écartée de la liste, car, au moment où nous quitions son vénérable établissement, hier soir, elle nous a pris à part pour nous avouer, sans se faire entendre de Nadège, que, finalement, sa migraine n'était qu'un prétexte pour passer un moment avec son amant, dont elle a fini, sur notre insistance, à dévoiler l'identité : Tino Casanova, un député corse de l'opposition, un communiste prétendument convaincu qui a trempé dans des affaires peu avouables. Tous deux ont dîné dans un restaurant de la ville, puis ils se sont rendus, un peu avant minuit, dans la chambre d'hôtel où la patronne habite. Ils n'en sont ressortis qu'au matin. Pour éviter les ennuis, elle a préféré revenir sur sa version et nous affranchir du vrai motif de son absence, qu'elle a caché aux filles. Et puis cet aveu spontané ne pouvait que prêcher en sa faveur ! Les embobineuses professionnelles savent aussi se servir de la vérité ! Nous avons vérifié avant d'aller au Khédivé. Le concierge de l'hôtel, où n'existe qu'une entrée, a confirmé la déclaration : le couple n'est pas sorti. Même, a-t-il ajouté en souriant et en baissant la voix, qu'ils auraient eu des ébats plutôt bruyants...

Restent maintenant tous ceux qui ont fréquenté le *Canaries Club* dans la nuit du mercredi au jeudi, et notamment les quatre entraîneuses : Fleur, Nadège, Frida et Colette, une rousse pulpeuse dont l'œil gauche regarde définitivement ailleurs. L'individu bizarre que Thérèse a pris en mains a fort bien pu s'esquiver avant qu'elle ne soit trucidée par quelqu'un d'autre... Soirée « chaude », comme l'a dit Nadège, eu égard à la qualité de certains qui se trouvaient là, mais en tout, on n'a pas dénombré plus de sept matous : le faux Écossais qui appartiendrait au clergé,

Filochard, deux étudiants du Conservatoire de musique, deux pères de famille, et un homme que les filles n'avaient jamais vu. « Bien sûr lui », ont-elles précisé. Les deux pères de famille se connaissent et, comme les étudiants, viennent habituellement ensemble. Le cas est assez fréquent. Seul l'inconnu, s'il ne se repointe pas, sera difficile à identifier. Nous allons nous partager le boulot de ce côté-là. Mais le suspect numéro un demeure évidemment le mystérieux homme au passe-montagne.

Je parle à Marcel de la découverte du sous-sol, avec son couloir luxueux et la dernière pièce que j'ai tout juste eu le temps d'inspecter. Nous décidons de retourner *incognito* dans les lieux. Marcel, avec son bon sens, ne prend pas de gants :

- On tient Madame Andrée avec l'escapade qu'elle n'a pas trop envie qu'on révèle. En contrepartie, on pourra se passer de mandat de perquisse! ...

Nous avalons nos crèmes et nos croissants, car le destin, qui n'en est pas à une ruse près, nous a organisé un rendez-vous inattendu à... l'évêché. Non que nous cherchions des crosses à Monseigneur de la Vigondasse, mais nous avons découvert que Thérèse, notre oiseau-sans-tête, est la fille du chauffeur du vénérable ecclésiastique.

Ernest de Chaladon, le père de Thérèse, vit avec sa femme, née de la Vachette, dans les lieux mêmes où il exerce. Il peut ainsi être mobilisé à tout moment. Le secrétariat de l'évêché, que Marcel a eu au téléphone dès le début de la matinée, l'a informé que les parents étaient déjà au courant du drame, dont les journaux et la radio se sont abondamment fait l'écho.

Les bâtiments du XVII^e siècle sont austères. L'antichambre

dans laquelle on nous fait pénétrer ne l'est pas moins. Le plafond, coffré et orné de scènes bibliques, nous contemple de ses quatre mètres de haut. Un lustre, que le Suisse vient d'allumer, se reflète dans le bois verni des lambris foncés. Ça sent l'encaustique, l'encens et le chuchotement. Curieux, cette hiérarchie ecclésiastique qui constitue une véritable république parallèle dans notre pays, et en particulier dans cette ville très huppée de Sarveilles, où « les deux France » sont toujours bien présentes. En dépit des événements de Mai 68 qui viennent de secouer l'hexagone, le vieux monde n'est pas mort ! D'ailleurs, à Sarveilles, les deux classes jadis privilégiées se soutiennent pour tenter de survivre après leur ruine : les prérogatives de l'Église traditionnelle ne sont plus ce qu'elles étaient depuis Vatican II ; quant à l'aristocratie, l'argent des générations précédentes s'est petit à petit évaporé. Le public de Saint-Sigismond, où j'enseigne le français, le grec et le latin, est constitué pour une petite moitié de ces queues de race qui portent des noms à tiroirs de plus en plus vides.

J'évolue donc entre les deux pôles de cette fausse élite bien-pensante et de la truanderie que je pourchasse après en avoir fait partie.

Ça me fait bizarre, dans cette espèce de salle d'attente d'un autre âge, de réaliser que j'ai deux existences aussi opposées.

Je me rassure en me disant que je suis au chaud dans mes deux vies. Pour mon enseignement à mi-temps, je suis payé par l'État en tant qu'agrégé et n'ai aucun compte à rendre à mes supérieurs ; et avec Marcel, je reçois au noir les primes normalement destinées à ses indics, et évolue dans une totale indépendance.

J'en suis là de mes cogitations quand la lourde porte du

fond s'ouvre, laissant apparaître un couple qui s'avance vers nous. L'homme, en costume trois-pièces et cravate sombres, est petit et sec avec une abondante chevelure blanche et un teint un peu cuivré. Difficile de lui attribuer un âge. Entre soixante et soixante-dix, peut-être. La femme porte de façon altière un triple menton et une robe bleu marine, surmontée d'un plastron amidonné qui donne une dernière touche à sa mise de bonne sœur en civil. Tous deux sont dignes, peu affectés apparemment par le deuil qui vient de les frapper.

Le Suisse, dont l'haleine empeste le vin de messe, va nous ouvrir un petit cabinet particulier, dont les murs sont recouverts de reliures anciennes. Ça sent à la fois le propre et la poussière. Nous prenons place dans des fauteuils club fatigués, mais dont le cuir partiellement râpé semble néanmoins méticuleusement entretenu. Il m'apparaît soudain que ce décor vermoulu et usé jusqu'à la corde n'est pas sans rapport avec celui du semi-boxon que nous avons visité hier. Mon imagination se met à galoper aussitôt. Je vois un souterrain labyrinthique dont les méandres relient le *Canaries Club*, le couvent, la cathédrale et l'évêché. Je distingue des allées et venues, des bonnes sœurs droguées que des moines transportent dans leurs bras pour les livrer en sacrifice à d'autres diabolotins en érection et en robes de bure... La voix de Marcel m'extraît du décor de ce film à deux balles que j'étais en train de me fabriquer. Il est parfait dans les présentations. Une classe que je ne lui connaissais pas :

- Marcel Durand, commissaire principal, et mon ami le père Jean Dickinson, un ancien de la police qui accepte parfois de me seconder. Nos très sincères condoléances pour le deuil cruel qui vous frappe!

Je m'aperçois que Fatty utilise maintenant les mêmes mensonges que moi pour rendre vraisemblable notre singulier tandem. Les de Chaladon n'ont pas l'air autrement surpris. Ils semblent surtout très ennuyés. C'est lui qui, le premier, rompt le silence qui vient de s'installer.

- Commissaire, Mon Père, je n'irai pas par quatre chemins : nous sommes une famille digne, et nous ne fréquentions plus notre aînée depuis plus de vingt ans! Depuis ses coupables activités. Son nom - notre nom! - a malheureusement été cité, et donc sali, dans la presse écrite, à la télévision et à la radio. Nul n'en ignore, à présent! La misérable nous a mis, ma femme, ma famille et moi-même, dans une situation extrêmement critique par rapport à Monseigneur, qui par bonheur a fait montre d'une infinie mansuétude à notre endroit.

Il ne s'exprime pas mal, le bougre! Presque trop bien...

- Combien avez-vous d'enfants, exactement?

L'épouse, jusqu'ici muette, prend la parole.

- Huit, Mon père!

Mais le vénérable chef de famille l'interrompt en l'incendiant du regard.

- Sept, France-Laure! Sept! Vous ne savez donc plus compter? Maintenant, il ne nous en demeure d'ailleurs plus que cinq, car sœur Blandine est morte elle aussi, mais plus honorablement d'une leucémie, il y a cinq ans. La dernière fille qui nous reste est Bernadette, qui a un an de moins que l'aînée pour laquelle vous venez.

- Que fait-elle?

- Sténodactylo à la caserne parisienne du Champ-de-Mars. Les deux cadets, Luc et Jean, sont d'ailleurs tous deux dans l'armée, tandis que les deux aînés, Mathieu et

Marc, sont entrés comme vous dans les ordres, Mon Père. Mais eux se contentent de leur ministère...

Ça, c'est une pierre dans mon jardin de curé!

- Oui, c'est-à-dire?

- C'est-à-dire qu'ils tentent de faire revenir l'Église dans ses rails. Ils comptent d'ailleurs tous deux partir pour la Suisse où est en train de s'organiser une communauté plus proche de saint Pie V que des élucubrations qui résultent du dernier Concile. Qu'en pensez-vous?

La question m'est directement adressée par le comique troupiier, tandis que l'épouse rabrouée continue à baisser la tête, comme si elle voulait disparaître dans sa collection de mentons. Je ne tombe cependant pas dans le piège, bien que je défende de mon côté le latin et la tradition. Mais si je prends moi aussi mes distances par rapport aux dernières mascarades d'une institution moribonde, c'est pour d'autres raisons que celles de l'intégriste qui vient de me montrer les crocs.

Certains êtres mis en présence ont cette curieuse vocation de se repousser comme l'huile et le vinaigre. C'est le cas du calotin endimanché et de moi-même : notre antipathie réciproque est immédiate! J'enchaîne donc en ignorant superbement les pieux projets de sa progéniture.

- En quoi consistent exactement vos fonctions auprès de l'évêque?

- Auprès de Monseigneur? J'ai l'honneur d'être son chauffeur personnel. Je conduis la Mercedes 600 Landulet que nous avons rachetée à Rome, l'ancienne papamobile de Paul VI. C'est d'ailleurs le plus bel héritage de son pontificat!

Marcel, qui ne saisit pas bien le sens de ce nouveau jet de venin, est amateur de puissantes cylindrées. Je devine

son excitation à l'évocation du somptueux V8 qui anime la voiture mythique. Ernest serait plus sympa, sûr qu'il lui demanderait de faire un tour ! Mais il se contient et enchaîne.

- Et vous, Madame, vous ne travaillez pas, je suppose ?

Elle regarde avec anxiété son mari, comme si elle attendait son autorisation pour parler à nouveau. C'est lui qui répond.

- France-Laure rend des services au secrétariat. Mais elle est déjà fort prise par ses œuvres et son aide auprès des mères de famille catholiques.

- À savoir ?

- Elle s'occupe des Conférences Notre-Dame et est particulièrement active pour l'organisation des rallyes.

- Des rallyes automobiles ?

Le papamobiliste jette un regard de pitié à Marcel.

- Mais non, mon ami ! À Sarveilles, dans la bonne société, quand on parle de rallyes, tout le monde comprend qu'il s'agit des soirées dansantes organisées par les mères pour que les jeunes gens s'y rencontrent. On arrive ainsi à obvier à certaines mésalliances, et même, dans les plus heureux des cas, à rééquilibrer les fortunes.

J'interromps ce beau programme pour la préservation des espèces.

- Parlez-nous de Thérèse !

Un silence mi-gêné, mi-irrité s'installe entre nous. Curieusement, c'est la femme qui se lance, surmontant ses craintes.

- On a tout essayé, vous savez ! Elle ne voulait rien faire à l'école. Alors on a tenté de favoriser une vocation religieuse, mais elle avait pris en grippe les sœurs à qui revenait la difficile tâche de l'élever. À la fin de la guerre, on l'avait surprise avec un Allemand. Cela s'est su, et elle a été tonduë à la Libération.

Elle baisse la tête, à nouveau.

- J'ai essayé d'intervenir, poursuit le géniteur, mais vous connaissez la nature humaine. Des personnes qui n'avaient pas en sympathie mes convictions religieuses et mes prétendues positions politiques m'ont accusé d'intelligence avec l'ennemi. On nous a menacés des pires représailles sous prétexte que je fréquentais des membres de la Gestapo. Vous vous rendez compte ? Comme si les Résistants communistes étaient meilleurs ! N'importe comment, l'évêché a compris qui nous étions, nous a protégés, et ces voyous n'ont pas insisté plus avant. Pour éviter la honte, et pendant que ses cheveux repoussaient, nous avons caché un moment notre fille, qui finalement est partie avec un moins que rien le jour de sa majorité. Nous ne l'avons jamais revue, mais j'ai vite appris qu'après s'être séparée de son don Juan de bas étage, elle s'est lancée dans ce que vous savez. J'aurais pu la rayer de l'état civil, j'aurais pu la faire rentrer dans le ventre de sa mère, je n'aurais pas hésité une seconde !

Belle oraison funèbre ! En tout cas, ce n'est sans doute pas de ce côté que la lumière va se faire puisque les ponts semblent vraiment coupés depuis longtemps entre Thérèse et sa famille ! Mais allez savoir !

La voix qui sort soudain des haut-parleurs présents dans chaque pièce nous fait sursauter, Marcel et moi. Les de Chaladon, apparemment, sont habitués.

- Ernest, vous serez gentil de préparer le landaulet et de m'attendre devant la porte de l'annexe ! Je suis prié à déjeuner chez Prunier par l'archevêque avant la réunion interdiocésaine de cette après-midi.

D'un même mouvement, l'homme et la femme se lèvent, marquant ainsi leur totale inféodation au prélat et la fin de l'entretien. N'importe comment, nous nous sommes à peu près tout dit. Pour le moment, du moins.

- IV -

Les Soldats de l'Esprit

Comme convenu, nous nous retrouvons à 6h du matin à proximité du *Canaries Club*, dont nous nous approchons prudemment. Les néons ont été éteints, mais on ne sait jamais... Rendus devant la façade, nous marquons encore un temps d'arrêt, l'oreille aux aguets... Tout est sombre, rien ne semble respirer. La rue est déserte.

Marcel sort son sésame, le grand frère de celui que notre irremplaçable Grandgibus m'a fabriqué, et se met au travail. Tâche aisée pour la porte d'entrée, qui par bonheur n'est reliée à aucune alarme jumelée avec le commissariat. Nous sommes bien placés pour le savoir...

Guidés par nos lampes-torches, nous pénétrons dans la grande salle. En avançant vers le bar, je ne peux m'empêcher

de jeter un œil à l'intérieur des box, dont tous les rideaux sont tirés. Pas de nouveau macchabée, mais l'habituel désordre de coupes, de bouteilles vidées ou non, et même de préservatifs usagés! Un pull oublié dans le compartiment de la défunte, ailleurs des coussins qui traînent par terre... Le bar est jonché de verres sales entassés sur des plateaux. Toujours cette même odeur de corps qui ont bu et transpiré dans un espace confiné, cette même impression de chambre à coucher et de lits fripés qui n'auraient jamais été aérés... Le ménage ne sera fait qu'en fin d'après-midi. Nous avons normalement du temps. Mais nous demeurons sur nos gardes. Nos deux faisceaux jaunes éclairent l'escalier qui conduit au sous-sol, puis Marcel, qui a pris la direction des opérations, interprète de nouveau en virtuose son concerto pour serrures et loquets sur l'épaisse porte séculaire. Bien que nous soyons seuls, il exécute sa partie dans le plus grand silence. Contrairement à ce que j'ai remarqué quand il lève son verre, ses mains ne tremblent plus. Il tire à lui le lourd vantail qu'il parvient à ne pas faire grincer, comme pour ne pas attirer l'attention. Et il a raison, car nos deux palpitants, à l'unisson, se mettent à battre la chamade : sous les portes de la partie droite du couloir filtre un rai de lumière, et, en prêtant l'oreille, on perçoit un léger murmure. Comme une prière mécanique qui sortirait en un seul souffle de plusieurs poitrines. Nous nous regardons. Je lui fais signe de me suivre. À pas feutrés je l'entraîne vers la porte que j'avais pu franchir, au fond à gauche, et qui n'est toujours pas fermée à clef. Nous dirigeons nos faisceaux vers les caisses. Il n'en reste que quatre. L'une est entrouverte. J'en retire une des boîtes en fer qui l'emplissent. Je pose ma torche tandis que Marcel m'éclaire, et je dévisse le couvercle. La même surprise nous envahit. Nous n'en croyons pas nos yeux :

des hosties! Que font-elles en ces lieux? Le pain azyme n'a jamais fait l'objet, que je sache, d'un trafic!

Marcel en saisit une. Je lui chuchote :

- Tu peux y aller, vieux frère, elles ne sont pas consacrées!
Et quand bien même...

Comme s'il allait dire une messe, il prend l'hostie entre deux doigts, l'élève, la soupèse, la scrute... Tel un chien policier, il la renifle, et fronce les sourcils. Il en lèche une partie et adopte les savants mouvements de langue et de bouche des œnologues prêts à lâcher un verdict définitif à propos d'un vieux bordeaux. Il se tourne alors vers moi, et me susurre à l'oreille, tout en remettant le corps du Christ dans sa boîte :

- Héroïne!

Mais nous ne sommes pas au bout de nos surprises. Dans un angle de la pièce, se trouvent une chaise et une table basse sur laquelle est posé un poste de télévision 49 cm – détail qui m'avait échappé lors de ma première visite éclair. Le décor qui environne ce coin est étrange : un texte avec des signes cabalistiques, qui a été mis sous verre dans un cadre, est accroché au mur près d'une étagère où sont posées une tête de mort, une vieille Bible et une boîte en bois fermée par un petit cadenas. Tout cela me fait bigrement penser au cabinet de réflexion où j'avais patienté des heures avant mon initiation, à l'époque où j'avais choisi d'adhérer à la franc-maçonnerie.

Marcel branche le téléviseur et appuie sur marche. Nous ne percevons d'abord qu'un brouillage gris de lignes tremblotantes, puis l'image, petit à petit, apparaît. On distingue une grande table autour de laquelle se trouvent treize personnes revêtues de cagoules. Je mets le son au plus bas, de peur de donner l'alerte, et nous nous approchons

du poste. Nous reconnaissons alors les chuchotements de tout à l'heure, qui parfois s'interrompent, remplacés par un chant isolé à peine perceptible, mais dont la hauteur et le timbre révèlent une voix de femme. Puis un autre organe se fait entendre, plus net et plus grave. Il émane de celui qui préside et vient de se lever pour prendre la parole. Nous comprenons que cette télévision dépourvue d'antenne est en circuit interne et qu'on peut ainsi suivre ce qui semble être une cérémonie à partir de cette pièce. La caméra est branchée de façon continue pour qu'à tout moment on puisse observer. Mais à qui cela est-il destiné? Et en quel nom, sous quelle égide se réunit-on? S'agit-il d'une secte? Je mets légèrement plus fort, afin que nous puissions saisir le sens du propos. Nous retenons notre souffle, et j'ai alors une première réponse à mes nombreuses questions.

- Frères et Sœurs, merci d'être venus. *Les Soldats de l'Esprit* se sont réunis dès l'aube, car l'heure est grave. Le malheur qui s'est abattu sur notre Sœur Gerhilde nous oblige à nous tenir sur nos gardes. Le fait qu'elle nous ait trahis récemment n'exclut pas que le châtement vienne de l'un de nous. Pour faire vivre notre Communauté et permettre à notre morale de rayonner, il faut inévitablement des moyens immoraux aux yeux des profanes prétendument moraux. Nous avons trop d'ennemis pour avoir le choix. Or, une partie de la marchandise, à cause d'elle, s'est égarée en des mains indésirables. Depuis lors, j'en ai déjà fait évacuer la quasi-totalité en un lieu plus sûr. Il est possible, je le répète, que l'un d'entre nous ait appliqué la Loi. Pour moi, c'est Justice, et selon nos principes, nous n'avons pas à chercher qui a rendu cette Justice si Elle ne sort pas de notre Cercle spirituel. Mais il y a plus grave : c'est si le crime est l'œuvre d'une main étrangère. Quiconque aurait des Lumières

à ce propos devra agir. Pour le moment, dans le Secret qui nous lie la langue, faute de quoi elle serait arrachée, et dans le doute qui préside à ce dénouement, c'est le *statu quo*. Personne ne bouge! J'ai dit!

Sur le mur de la pièce où l'orateur s'est exprimé, je distingue une grande croix en bois, assortie en son centre d'une seconde, qui me semble... J'en fais part à Marcel, qui se colle au poste.

- Oui, c'est bien une croix gammée! Discrète, mais gammée tout de même...

Même dans les moments les plus pathétiques, le langage de mon duettiste continue à m'amuser...

- Mais regarde, Jeannot! Il y a autre chose!

Je me plaque à mon tour contre l'écran, et je n'en crois pas mes yeux : un portrait pur porc de Göring est suspendu à gauche de la croix. Mais nous revenons à la cérémonie, qui semble se poursuivre.

- Sœurs et Frères, Saints Soldats de l'Esprit, avant de nous quitter, réaffirmons notre Foi...

Ça sent son *Ite missa est*... Nous ne demandons pas notre reste. Deux minutes trente plus tard, chronomètre en main, après avoir effacé toute trace de notre passage et reverrouillé l'épaisse porte, nous laissons derrière nous la rue Saint-Côme et le quartier Saint-Marc, lugubre sous cette pluie fine de petit matin d'automne. Bien que je n'aie pas cours aujourd'hui, j'ai la désagréable impression de baigner dans une atmosphère de rentrée, d'attendre le car qui, le lundi matin, ramasse les pensionnaires. La quasi-nuit blanche que je viens de passer dans l'attente de cette perquisition clandestine me fait grelotter et me serre l'estomac. Heureusement, Marcel est là pour coloriser la photo.

- Allez, Mon Père! Haut les cœurs! Il va falloir maintenant

se rencarder sur cette bande de joyeux drilles. Mais dis donc : la voix du Grand Maître... Tu ne crois pas que...

- Si, si! J'ai aussi cette impression...

- V -

Odeurs de cantine et de caserne

Après notre visite aux joyeux lurons de l'évêché, et avant d'en savoir plus sur les *Soldats de l'Esprit*, retranchés dans leur blockhaus souterrain du *Canaries Club*, nous ne nous mettons pas pour autant au chômage.

Si certaines vérifications nous ont permis d'éliminer plus ou moins définitivement quelques suspects, il nous semble maintenant urgent d'aller faire connaissance avec les frères et sœur de Thérèse qui sont encore dans la course. La parfaite maîtrise du terrain est pour nous un principe sacré!

Avant d'aller voir la dactylo, nous décidons d'aller rendre une visite à ses pittoresques frangins.

Nous commençons par les deux antimodernistes qui, avant de rejoindre leur communauté genevoise, moisissent

à Sainte-Bertille, un couvent désaffecté du XVIII^e arrondissement. Les deux aînés ne font pas leur petite quarantaine. On dirait des gamins qui viennent de recevoir la même panoplie à Noël. Une cinquantaine de prêtres avec soutane et col à rabat sont en transit dans cet ancien nid à nonnes. Plusieurs religieuses sont d'ailleurs revenues pour assurer la pitance et l'entretien de ces martiens, qui m'ont d'abord pris pour un des leurs.

L'entrevue avec Mathieu et Marc se passe dans le parloir, envahi d'odeurs de cantine. J'ai remarqué que toutes les communautés sont poursuivies par ce relent tenace de bouillon et de mauvais café qui me serre l'estomac à chaque fois qu'il parvient jusqu'à mes narines. Ma madeleine du primaire, sans doute, où ces senteurs étaient liées à une vague angoisse.

Apparemment, les tabernacle-brothers n'ont pas une sympathie particulière pour leur tribu. Marc manifeste une légère impatience quand nous les interrogeons sur Thérèse. Mathieu, l'aîné, feint malgré tout de croire à l'honorabilité de la famille et semble un peu moins braqué contre elle. Il nous dit qu'il avait dix-sept ans lorsque Thérèse a disparu de l'évêché.

- Vous avez toujours vécu là? s'étonne Marcel.

- Nos parents étaient dans une situation délicate pendant la Seconde Guerre. Vous savez, les jalousies et les calomnies vont bon train dans toute période troublée. Auparavant, nous partagions la maison de notre grand-mère paternelle dans un village près de Sarveilles. Père et mère s'occupaient d'elle avec dévouement. C'est là que nous sommes tous nés et avons vécu nos premières années.

- Que faisait votre père, alors?

- Il était sacristain, et ma mère pourvoyait à l'entretien

du presbytère et de l'église. Le vieux curé les payait peu, mais partageait avec eux le denier du culte et la nourriture prodiguée par les fidèles. C'était un temps où notre institution était vivante et fervente ! L'abbé Barnabé est mort juste avant le début des hostilités, et son remplaçant n'aimait guère mon père. Il l'accusait de déposséder sa propre mère, de vivre à ses crochets et à ceux de la paroisse. Bref, ils ne s'appréciaient pas, et le prêtre nouvellement nommé ne fut pas pour rien dans les ennuis que connut la famille à la Libération. Notre père, par miracle - mais ce n'était finalement que justice -, obtint la protection de l'évêque, qui put nous mettre à l'abri entre ses murs. De sacristain, il devint factotum, puis plus tard chauffeur attitré de celui qui précéda Monseigneur de la Vigondasse. C'est là que nos frères et sœurs et nous-mêmes passâmes nos enfances et adolescences avant de suivre nos diverses vocations.

- Sœur Blandine n'est pas restée longtemps avec vous, si j'ai bien compris.

- Elle a été admise à quinze ans chez les Florentines de Sarveilles, tout à côté de l'endroit de perdition où Thérèse a été assassinée.

Tous deux se signent.

- C'est bien jeune, non, pour entrer dans un couvent ?

- Étant donné les fonctions et les appuis de notre père, elle a été acceptée par la mère supérieure en fin d'études comme postulante. J'avais treize ans, à l'époque, et j'avoue que cette claustration m'a quelque peu attristé. Blandine et moi étions très proches l'un de l'autre. Mais je me suis résigné, car c'était une charge de moins pour mes parents. À cette époque, les allocations n'étaient attribuées qu'aux salariés de l'industrie et du commerce. Et puis c'était un temps où le travail honnête parvenait à se passer des fameuses *lois sociales*...

Il a lancé ces mots en avançant les lèvres avec une espèce de moue de dégoût presque aristocratique! Bref, ce n'est pas un émule de Blum. M'étonnerait, d'ailleurs, qu'il prise beaucoup les juifs!

- Thérèse, finalement, n'a pas eu plus de chance qu'elle!

- Thérèse, contrairement à Blandine, a été responsable de son malheur. Qu'on lui ait reproché d'avoir entretenu un commerce avec un Allemand et qu'on l'ait tondue n'est certes pas à la gloire de nos compatriotes, mais rien ne l'excusera jamais d'avoir pratiqué l'œuvre de chair hors mariage!

- Vous n'avez jamais cherché à la revoir?

Les deux frangins lancent un même cri, à l'unisson :

- Jamais!

Nous avons un pauvre sourire, Marcel et moi.

En ressortant du couvent désaffecté, il semble passablement irrité.

- Leur charité institutionnalisée est loin de valoir la nôtre, non? Tu vois, Jeannot, ça me dissuaderait à jamais de porter une soutane! Cela dit, tu fais ce que tu veux! Tu as même raison, finalement, car nous ne sommes pas toujours perdants. Je ne sais pas si, sans ton accoutrement, on aurait pu pénétrer dans l'antichambre des chocolats suisses. C'est comme au *Canaries Club*, où tu as carrément confessé les gonzesses!

Nos impressions convergent : si Mathieu a l'air de défendre l'histoire familiale, et de respecter son père, Marc oppose par son silence une réserve sensible dont il serait intéressant de connaître la cause. La façon dont l'aîné excuse et vénère le chef de la tribu semble même à certains moments provoquer chez l'autre un certain énervement. Mais n'importe comment, quelles conclusions en tirer?

L'essentiel, pour nous, était de se plonger petit à petit dans ce bain familial aux eaux douteuses. La confrontation à l'atmosphère est une bonne entrée en matière dans les affaires pauvres en indices et donc difficiles. Et Dieu sait si celle-là n'est pas piquée des vers !

Notre seconde visite, qui nous fait quitter le goupillon pour le sabre, est beaucoup plus brève.

La caserne de Sarveilles n'inspire pas plus la gaieté que le couvent désaffecté de la rue Lamarck !

Comme les flics et les bonnes sœurs, les frères de Chaladon vont donc par deux. Après les duettistes intégristes, nous avons droit aux adeptes de la Grande Muette, qui valent aussi leur pesant de cacahuètes !

Ce n'est plus dans un parloir, mais au mess des officiers que nous rencontrons ces charmants garçons, à peine plus âgés que leurs aînés. Le père de Chaladon a semé avec méticulosité ses petites graines environ tous les un ou deux ans.

Un nuage tenace de gauloises, les fameuses « troupes » prodiguées aux troufions, nous met en limite de cancer des poumons quand nous pénétrons dans le local où nous attendent les deux héros, des jumeaux qui ont pour prénoms Luc et Jean. Les quatre évangélistes sont ainsi au complet ! La pilosité des cadets, par bonheur, nous permet de les distinguer. Si Luc a opté pour le gazon anglais, Jean a prématurément le crâne en peau de fesse véritable. Tous deux ont une allure assez athlétique, bien que Jean, avec un ventre naissant, soit déjà atteint par la couperose des comptoirs. Une maladie fréquente chez ces oisifs qui, à trente-cinq ans, ne sont plus très loin de la retraite. Tous deux sont d'ailleurs attablés devant des demis de bière en dépit des 10h du matin qui s'affichent à la pendule du

bar sous laquelle s'affaire un petit larbin contrefait à veste blanche. Il fourbit, d'une sorte de mouvement perpétuel, avec un torchon et beaucoup d'application, les verres de la dernière tournée. Dans la cour, tournent de même à l'infini quelques véhicules kaki, sans doute pour justifier le budget dévolu à l'essence ordinaire dont l'odeur entêtante nous parvient. Tout transpire un ennui mortel, que viennent à peine distraire quelques parcelles de conversation jetées par désœuvrement. Les bessons se sont levés à notre arrivée, et nous invitent à prendre un verre. Marcel accepte le demi qu'on lui propose, et je commande un café.

Tous deux sont passés sous-officiers à leur retour d'Algérie et attendent les quinze années de service pour faire valoir leur droit à la retraite et se recycler dans le civil, comme font la plupart. C'est ce qu'ils nous lâchent du bout des lèvres, car ils sont moins bavards que leurs aînés. On sent aussi chez eux comme une réserve légèrement hostile à l'endroit de leur famille. Jean, qui a commandé une nouvelle bière au nabot, a juste cette phrase sibylline avant que nous ne prenions congé :

- Chacun, dans cette histoire, n'a que ce qu'il mérite. Y compris nos parents...

Nous essayons de les cuisiner davantage, mais en vain. Ils ont fermé les écoutilles et se replongent le nez dans la potion magique qui nourrit leur existence de valeureux soldats, tout en suivant du regard les véhicules qui, dans la cour, continuent à tourner. Pour eux, c'est tous les jours les 24h du Mans, même s'il n'y a ni départ, ni arrivée...

- VI -

Pause au Vésinet

Une semaine a passé. Maman est assise dans la véranda, tandis que nous tenons notre conférence dans la salle à manger, Marcel et moi. Le Vésinet demeure notre QG préféré. Il y règne un vent de quiétude que je n'ai jamais trouvé ailleurs, assorti de vagues odeurs de cuisine qui nous rassurent comme des gosses. Et puis ma vieille mère, discrète et omniprésente, veille sur nous et nos affaires en cours comme une fée sur un berceau ! Quand tout semble définitivement insoluble, après des semaines de piétinement, c'est ici que souvent tout s'éclaire... Nul doute que c'est elle qui nous aide à allumer les néons !

Marcel m'a confié la tâche de m'informer sur *Les Soldats de l'Esprit*, et je n'ai pas été déçu du voyage ! Il n'en croit pas

ses oreilles lorsque je lui fais mon rapport. Cette branche extrémiste de la religion catholique, dont je n'avais jamais entendu parler, est née en Bavière au lendemain de la Seconde Guerre mondiale. Quelques nostalgiques n'avaient pas voulu, à leurs risques et périls, émigrer en Amérique du Sud avec leurs coreligionnaires, préférant braver les autorités après la défaite. Ils ont alors choisi de créer un mouvement dissident avec un évêque qui avait livré des juifs, plusieurs prêtres acquis à la cause nazie, et d'anciens tortionnaires des camps de la mort.

Le propos de ces fanatiques est de faire revivre le vieux mythe de la race pure dans cette partie de l'Allemagne restée très à droite. L'Évangile se met ainsi fallacieusement au service de l'horreur. Jésus n'a-t-il pas enjoint aux élus d'aimer leur *prochain*, et non leur *lointain*? Ce fameux prochain, poursuit cet édifiant catéchisme, n'est autre que l'arien. Et qui sont les marchands du Temple, sinon les juifs de tout temps qui corrompent le monde par l'argent en appauvrissant les justes? Jésus ne les a-t-il pas chassés à coups de fouet? Ceux qui ont reçu la grâce de comprendre tout cela ont seuls accès à la beauté, incarnée par Wagner, qu'exhause le Führer, et les peintres prisés par le valeureux Göring, qui a courageusement organisé les confiscations, sans s'oublier au passage... C'est cet *happy few* qui donc est au principe des *Soldats de l'Esprit*, mouvement occulte contraint à se faire discret, même lors des messes et des réunions où les participants portent une cagoule symbolique, signe de leur retranchement du monde vulgaire et de leur volonté d'échapper au regard des profanes qui pourraient les surprendre. Les membres éminents demeurent d'ailleurs le visage caché aux novices, que d'autres fidèles masqués habillent dans le vestiaire. Seuls le Grand Maître et

les initiés connaissent leurs identités réciproques. En outre, pour parfaire cet anonymat aux yeux des nouveaux, chacun répond à un pseudonyme emprunté aux héros de la mythologie germano-wagnérienne. Nous avons ainsi compris, Marcel et moi, que Gerhilde n'était autre que Thérèse, *alias* Sandra, qui donc faisait partie de la bande...

Tout cela semble bien incroyable, mais plus incroyable encore est le nombre qu'atteignent ces fanatiques. Fin 1947, ils sont plus de trois mille dans l'Allemagne du Sud à essayer une idéologie qui trouve rapidement des adeptes en France parmi d'anciens miliciens, puis bientôt dans toute l'Europe. Des malfrats s'y agrègent, dont d'ex-complices de Pierrot le Fou, qui lui-même s'était acoquiné avec l'occupant. Mais finalement, que sont les extrémistes religieux et autres gestapistes de la même farine sinon d'authentiques gangsters? Comme naguère chez les collabos, le mouvement compte aussi bon nombre de déséquilibrés à la pathologie dangereuse, des aigris, des ratés, des maris jaloux, tous réunis dans l'obsession de la revanche, la folie et le sadisme. L'engagement dans une religion intégriste ou une obédience extrémiste (les deux se confondant souvent) procède généralement d'un règlement de comptes personnel avec ses propres échecs, vices et turpitudes... Rien d'étonnant à ce que, petit à petit, l'escroquerie caractérise le mieux ces dissidents qui, pour faire vivre leurs idées et entretenir la vie fastueuse de leurs maîtres, n'hésitent pas à avoir recours aux trafics les plus louches. Et cela avec la bénédiction de prêtres qui, à l'époque de Vatican II, continuent à dire la messe selon le canon de saint Pie V, dos au peuple, et en latin...

Marcel suit avec intérêt le résumé que je peux lui faire à l'issue des recherches que j'ai menées avec l'aide d'un

prof d'Histoire de Saint-Sigismond et à la bibliothèque de Sarveilles.

- Je commence à y voir clair dans ce folklore auquel on a assisté : la cérémonie des encagoulés, le trafic de schnouf déguisée en hosties, et tout le reste, qu'il nous faut découvrir. Il y a du beau linge – ou plutôt des dessous pas frais - dans les sous-sols de Madame Andrée, avec sans doute des curés parmi eux... La patronne du bouic est forcément au courant de leurs réunions. Mais cela a-t-il un rapport avec notre enquête? Si c'est l'un des douze apôtres du joyeux Maître qui a fait le coup, il ne lâchera pas le morceau, même à ses frangins et ses frangines, si j'ai bien compris. Et de surcroît, si on veut bien mener nos investigations, il faudrait savoir qui se cache sous les cagoules! On a encore du turf, Jeannot! ... Si ça se trouve, le Grand Maître lui-même n'est pas tout blanc...

Oui, le « Grand Maître » dont la voix ressemble tellement à celle d'un élu local que nous connaissons bien, Marcel et moi, le maire en personne! ... Il va falloir régler cela. Mais pour organiser la raffe du *Canaries Club*, il va aussi falloir du doigté! Nous n'avons pas droit à l'erreur! D'autant que parmi nos suspects peuvent se trouver des membres des *Soldats de l'Esprit*, et qu'il serait des plus commode pour nous de faire d'une pierre deux coups en les confondant en même temps que les adeptes de cette saloperie de mouvement!

- Pour le moment, faisons avec ce que nous avons...

Fatty et moi mettons donc provisoirement en veilleuse cette histoire de secte, que nous comptons bien régler sans trop attendre, et tentons, comme à chaque fois, de faire le point en procédant par élimination. Le prélat écossais et Filochard sont hors circuit puisqu'ils ont ouvert le bal

et sont repartis tôt, vers les 11h, alors que l'encagoulé n'était pas arrivé. Oui « l'encagoulé », encore un ! Décidément, tout le monde se planque, dans cette affaire ! ... L'inconnu « bien sur lui », nous en avons eu la confirmation, est également reparti bien avant l'heure présumée du crime. Les pères de famille et les deux étudiants que nous sommes allés discrètement interviewer étaient aussi déjà retournés dans leurs foyers au moment du décès. Quant aux hôtes, aucune n'est à écarter, mais nous ne croyons guère à leur culpabilité.

- J'aurais tendance à penser que c'est l'individu au passe-montagne qui est dans le collimateur. « Au premier chef », comme tu dis. Maintenant, pour le trouver, quéquette blues !

Je ne sais pas où Marcel va puiser ses expressions ! J'en ai noté pas mal dans mon journal. Il faudrait qu'un jour je les réunisse dans une histoire ou que j'en fasse un poème. Hélène, qui s'y connaît, pourrait m'aider.

À propos d'Hélène, de la véranda où elle tricote maman me demande ce que deviennent « mes gosses ».

J'habite maintenant la plupart du temps chez Sophie, à Saint-Rémy-lès-Chevreuse, la maison que nous avons découverte ensemble il y a une quinzaine d'années, avant que je ne redevienne solitaire et que finalement je retourne y vivre. Pendant très longtemps, Jean-Pierre, notre fils, ne m'a pas parlé. Puis les événements de Mai 68 nous ont rapprochés lui et moi, la fameuse nuit où Marcel avait tenu à m'emmener sur les barricades. Hervé et Hélène nous accompagnaient. Bastille, la jeune femme aveugle qui vit avec Marcel, fait aussi partie de cette famille réinventée, plus soudée que tout autre, et qui se retrouve souvent dans notre QG du Vésinet.

J'interromps ma conférence avec Fatty pour répondre à celle qu'il a baptisée *mommy*.

- Les gosses vont bien, m'man !

Je lui donne quelques *news* rapides. Hervé fait des prouesses en deuxième année de philo à Nanterre, où il coiffe tous ses profs au poteau, et Hélène s'est attelée tranquillement au boulot dans sa terminale littéraire, mais la poésie et la chanson lui occupent plus l'esprit que Cicéron et Stendhal. Elle vient souvent me trouver quand la remise d'une disserte est imminente. Je n'arrive pas à lui faire comprendre qu'un devoir de français n'est pas un texte d'imagination ou de divagations qu'on improvise au dernier moment. Mais je compatis : j'avais le plus grand mal, à son âge, à disséquer la littérature comme un cadavre, en faisant abstraction de mes états d'âme !

- Tu sais, m'man, si tu ne m'avais pas mis dans une boîte à bac, le miracle ne se serait pas produit ! ... Mais moi aussi je suis resté poète. C'est pour ça que Marcel a besoin de moi. Je flaire les pistes comme un clébard en goguette !

Marcel hausse les épaules, et maman sourit.

- À t'entendre, on ne dirait vraiment pas un professeur de lettres ni un ecclésiastique, Jean ! Surveille un peu ton langage ! Et ton fils ?

- Jean-Pierre marche bien dans sa seconde, d'après ses bulletins. Mais je ne fréquente pas le collègue qui l'a en français. Ce que je sais, c'est qu'il a raison d'avoir insisté pour être interne, car il travaille. Il n'a que ça à faire.

- Il ne revoit plus la jeune femme ? Je la trouvais pourtant sympathique !

- Claude ? Non. Je pense qu'elle a définitivement viré sa cuti depuis 68. En plus, elle est absorbée par ses occupations au MLF et la maison qu'elle vient de lancer, les *Éditions des*